

L'ECHO DES BOIS-FRANCS.

ORGANE DU COLON

AUGUSTE BOURBEAU, Editeur-Propriétaire

JOURNAL HEBDOMADAIRE

DENIS LEBLANC, imprimeur.

UN DUEL EN MER

La Bonne Joséphine courait sur les vagues, emportée dans un tourbillon.

Une heure à peine avait suffi pour changer l'aspect de la mer. Le soleil pâle dont les rayons rassaient l'eau et la faisaient étinceler, avait peu à peu disparu sous un rideau de nuages jaunes, couleur de cuivre.

En même temps que la clarté diminuait en haut, la mer s'était assombrie. L'eau, qui reflétait le ciel, avait été progressivement s'éteintes.

Il y avait eu d'abord autour du navire un angoissant silence, comme si la bouche invisible qui soufflait le vent, qui menait les nuées, qui enflait la mer prenait un peu de répit avant de déchaîner les éléments; mais on devinait que ce répit serait court et qu'il fallait se hâter.

La goélette avait pris son allure de gros temps. Les écuelles avaient été fermées et les voiles réduites; l'homme de barre avait été attaché à l'aide d'un filin qui lui faisait plusieurs fois le tour du corps.

A présent, le ciel et tier était pris. La tache sombre avait mangé tout ce qui restait de bleu. C'était comme une voûte lourde, comme un dôme pesant et bas, qui semblait immobile. Mais, en regardant attentivement on s'apercevait bien vite que, là-haut, tout était en mouvement.

Devant elle, la mer se creusa: le navire tout entier descendit et disparut dans ce gouffre liquide. La vague géante creva avec un bruit assourdissant, balayant le pont de sa volute.

Mais la Bonne Joséphine s'était redressée et, malgré les cordages attachés et sa voile mouillée, qui pendait comme une aile d'oiseau blessé, elle s'était prise à courir follement sur les vagues, emportée dans le grand souffle, vers le rendez-vous inconnu où tout courait.

Partir de ce moment, la sarabande avait commencé. Dans le ciel, des tentures de ténébre se dévêlaient sans cesse. Une pluie glacée, que le vent chassait, tombait en fouettant et cinglant.

Celui qui tenait la barre. Pierre-Marie Ledantez, était un jeune gars de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Il supportait la lutte avec une belle cranerie. Sous son vêtement ciré, serré au col et aux poignets pour empêcher l'eau de passer, il demeurait droit et hardi, confiant en ce bateau qu'il connaissait bien, sans peur aucune, amusé, plutôt par l'épouvantable clameur de la mer et du vent et par cette tressaillante sensation de chute au fond des abîmes, entre les vagues géantes qui se dressaient comme des murailles de chaque côté du navire.

Il était seul, attaché à sa barre dans cette nuit épouvantable, sur ce navire où l'eau ruisselait et dont le plancher prenait des inclinaisons folles. Deux fois, le patron avait montré sa vieille face tannée par une écuelle et s'était informé: — Eh bien petit!... ça sent-y l'enfermé là haut? Puis il s'était empressé d'aller rejoindre l'équipage qui se tenait au chaud, en bas, dans la fumée des pipes, dans l'odeur de goudron et de poisson, et qui jouait aux cartes en vidant le reste de l'eau de vie.

Pierre-Marie redoublait d'attention. Il estimait que l'on était pas loin de la côte et que cette course folle sur les vagues pouvait bien faire entrer la goélette à Paimpol beaucoup plus tôt que l'on ne pensait. Et justement à deux reprises, il avait cru voir briller très loin dans la nuit, une étoile qui ne pouvait être qu'un phare.

Et tout à coup, Pierre-Marie le reconnut: — Didier! — C'était, en effet, le matelot qui s'avancait vers lui. Didier était ivre. Entre ses dents il tenait son couteau ouvert. Quand il fut tout près, il parla. — Demain nous serons à Paimpol, dit-il. L'un de nous deux y sera de trop. Mieux vaut en finir; prends ton couteau, j'ai le mien.

— Didier, va-t'en! s'écria Pierre-Marie; tu as bu et tu ne sais ce que tu fais!

— Prends ton couteau, te dis-je! — Didier ne me trouble pas! J'ai déjà tant de peine à maintenir la route! — Qu'importe! Si nous sommes seuls, ce sera tant mieux! Nous sommes seuls. Ne me comprends-tu pas? Je veux Jeannie; toi aussi! Prends ton couteau! — Laisse-moi, Didier! — Tu refuses?... C'est bien! Alors défends-toi!

Et Didier se jeta sur le jeune homme. Celui-ci, devant le danger, avait à moitié dénoué la corde qui le retenait. Le matelot eut un rire de fou: — Tu es attaché?... Tant pis pour toi! Et puis nous sommes seuls!

— Didier!... Tu vas commettre un crime! — L'autre eut un nouvel éclat de rire. Soudain, comme il abandonnait le mât auquel il se cramponnait pour bondir sur son rival, un paquet d'écumé balaya le pont.

Un cri strident domina le hurlement de la vague monstrueuse: Didier venait d'être emporté. — Un homme à la mer! — A ce cri, les hommes accoururent sur le pont. Le navire dansait sur les crétes. Autour de lui, tout était noir, d'un noir d'écreca. Le ciel et la mer hurlaient la mort.

Effrayés, les matelots se regardaient cramponnés aux cordages pour ne pas être enlevés. Dans la nuit, un dernier cri s'éleva — un appel désespéré, suprême! Pierre-Marie s'élança: — Que l'un de vous me remplace à la barre! cria-t-il.

Et, conservant autour de son corps le bout de grelin qui lui avait servi à l'attacher, il enjamba le bord et se jeta dans l'eau sombre. IV Le lendemain, le ciel frais, nettoyé de ses brumes, était redevenu bleu, le soleil riait sur les vagues apaisées, et la Bonne Joséphine, ouvrant toutes grandes à la brise ses voiles blanches, parcellées à des ailes d'oiseau, entraînait dans la baie de Paimpol.

Une foule anxieuse attendait le retour des matelots. Quand le navire eut accosté, deux hommes sautèrent sur le quai. L'un grand, fort, bien bâti, un beau gars dans toute l'acceptation du terme, entraînait l'autre, presque de force, vers un groupe qui se tenait un peu à l'écart. Arrivé devant une ravissante fillette de dix-huit à vingt ans qui les regardait venir, un peu étonnée de les voir ainsi la main dans la main, le beau gars, qui n'était autre que Didier, lui jeta Pierre-Marie au cou en disant: — Epoque-le Jeanne, car il vaut mieux que moi!

— Attache à la barre, dans cette nuit affreuse où tout était noir, Pierre-Marie songeait que le lendemain, peut-être, la Bonne Joséphine entrerait à Paimpol, qu'il verrait Jeannie et que celle-ci lui préférerait le beau Didier. — Didier qui était là, sous ses pieds, dans la cale, avec les autres, à s'enivrer d'eau de vie, dans la fumée des pipes, tandis qu'il veillait et luttait, lui seul dans l'immense nuit noire, pour la sécurité de tous.

Soudain, à quelques pas, sur le pont oscillant où s'écroutaient les vagues, le jeune homme crut distinguer une ombre. Un homme était sorti de la cale et s'avancait vers le banc, titubant, se prenant les pieds dans les cordages, s'accrochant aux mâts pour ne pas être jeté par-dessus bord.

Et, tout à coup, Pierre-Marie le reconnut: — Didier! — C'était, en effet, le matelot qui s'avancait vers lui. Didier était ivre. Entre ses dents il tenait son couteau ouvert. Quand il fut tout près, il parla. — Demain nous serons à Paimpol, dit-il. L'un de nous deux y sera de trop. Mieux vaut en finir; prends ton couteau, j'ai le mien.

— Didier, va-t'en! s'écria Pierre-Marie; tu as bu et tu ne sais ce que tu fais!

— Prends ton couteau, te dis-je! — Didier ne me trouble pas! J'ai déjà tant de peine à maintenir la route! — Qu'importe! Si nous sommes seuls, ce sera tant mieux! Nous sommes seuls. Ne me comprends-tu pas? Je veux Jeannie; toi aussi! Prends ton couteau! — Laisse-moi, Didier! — Tu refuses?... C'est bien! Alors défends-toi!

Et Didier se jeta sur le jeune homme. Celui-ci, devant le danger, avait à moitié dénoué la corde qui le retenait. Le matelot eut un rire de fou: — Tu es attaché?... Tant pis pour toi! Et puis nous sommes seuls!

— Didier!... Tu vas commettre un crime! — L'autre eut un nouvel éclat de rire. Soudain, comme il abandonnait le mât auquel il se cramponnait pour bondir sur son rival, un paquet d'écumé balaya le pont.

Un cri strident domina le hurlement de la vague monstrueuse: Didier venait d'être emporté. — Un homme à la mer! — A ce cri, les hommes accoururent sur le pont. Le navire dansait sur les crétes. Autour de lui, tout était noir, d'un noir d'écreca. Le ciel et la mer hurlaient la mort.

Effrayés, les matelots se regardaient cramponnés aux cordages pour ne pas être enlevés. Dans la nuit, un dernier cri s'éleva — un appel désespéré, suprême! Pierre-Marie s'élança: — Que l'un de vous me remplace à la barre! cria-t-il.

Et, conservant autour de son corps le bout de grelin qui lui avait servi à l'attacher, il enjamba le bord et se jeta dans l'eau sombre.

JOE MONFERRAND

Tout le monde au Canada a au moins entendu parler de Joe Monferrand, si renommé pour sa force extraordinaire. M. Benjamin Sulte a raconté en des pages charmantes les exploits de ce célèbre canadien français, nous en donnons ici quelques extraits.

J'emprunte à M. Montpetit la substance de l'anecdote suivante: Un jour que Monferrand avait invité plusieurs de ses hommes à se désaltérer dans un petit hôtel bien tenu, il fut étonné en entrant de voir que les figures de la maison n'étaient plus les mêmes l'ancien propriétaire avait changé de résidence.

Pardonnez-moi, madame, dit-il, à une jolie femme qui tenait le comptoir, autrefois, on me connaissait ici. En ce moment, je n'ai pas de monnaie, et je me retire.

Restez, monsieur, avec vos amis; sans savoir qui vous êtes je vous crois homme d'honneur. Faites-vous servir.

On profita de la permission. Monferrand entama une causerie avec la nouvelle maîtresse du logis. Avant de partir, il la remercia de son obligeance, puis se plaça au milieu de la salle, il s'éleva d'un vigoureux coup de jarret, marqua les clous de sa botte sur le plafond, et avec une grâce parfaite: — Voici, madame une carte de visite; vous pourrez la montrer à vos clients: je me nomme Mont-

ferland. La "signature" du colosse fait une partie de la fortune de la belle hôtelière. On venait la voir de dix lieues à la ronde. Quand il signe Son talon Egratique Le plafond.

Aux élections de 1832, à Montréal, les troupes firent parler la poudre. C'était du nouveau. Néanmoins il y eut plus d'un engagement au bout du bras. Le grand Voyer tua un tory d'un coup de poing, sur la place du marché au foin (carré Victoria à présent). Une poussée formidable s'organisa contre lui. Monferrand se tenait près de Voyer, qu'il appelait familièrement son papa. A l'approche de cette vague humaine il lança un coup de poing qui renversa trois hommes. La bande, toute décontenancée recula. On la poursuivit et elle ne reparut plus de la journée.

L'adresse avec laquelle Monferrand choisissait, dans une foule, l'individu ou le groupe qu'il s'agissait de frapper pour jeter l'épouvante parmi le reste, a été observée dans tous ses grands combats. Jamais il ne perdait son temps. Pas un geste inutile. C'est de lui qu'on peut dire: "tous les coups, portaient."

Un matre de boxe nommé O'Rourke tenait un hôtel, rue St-Pierre, à Montréal. On le disait de première force dans son art. Il avait battu Reed, fameux pugiliste américain, et depuis lors il portait le titre de champion. Reed amena Monferrand chez O'Rourke et le pria de prendre les gants en sa présence. Les combattants se placèrent dans un espace libre et le jeu commença. O'Rourke vit de suite que la tache dépassait ses moyens; il s'emporta, jeta les gants et frappa à poings nus. Monferrand méprisait les batailles sans motifs; il enleva son adversaire à bras tendus et le lança sur la table avec une telle puissance que tout le service fut balayé. O'Rourke se ramassa péniblement de dessous un morceau de faïences brisées et vint clopin-clopin, faire des excuses à celui qui l'avait si bien roulé. De plus, il paya une ronde aux personnes attirées par le bruit de la lutte.

Ces exploits volaient de bouche en bouche, et, comme s'exprime une vieille chronique, la réputation de Monferrand était insurpassable. Monferrand religieux fervent — cela étonne tout d'abord. On se figure ce redoutable athlète ne craignant ni Dieu ni diable, selon l'expression populaire. Cependant tel n'était point le cas. Chaque fois qu'il s'est trouvé dans quelque péril, il a invoqué la Sainte-Vierge pour qu'elle lui donnât du courage et ce qui est plus remarquable, il avait cela à ses camarades, très peu enclins à la dévotion, la plupart même libres penseurs.

M. Bastien, son compagnon de voyage, dit que jamais Monferrand n'a laissé coucher ses hommes pendant le mois de mai sans leur faire dire en commun le chapelet, et que toujours, quand sa cage était ancrée à proximité d'une église, il emmenait ses hommes à la messe le dimanche, ne laissant sur la cage que le cuisinier.

Ses camarades, qui étaient fiers de lui, le réprimandaient quelquefois d'avoir refusé la bataille. A cela il répondait: — J'ai promis à ma mère et à la Sainte-Vierge de n'agir que si je voyais une chose mauvaise, un tort, une insulte imméritée ou le fort opprimant le faible.

En effet, on ne peut lui reprocher de s'être engagé dans des luttes pour le plaisir de manifester sa force ou sa vaillance. Il y avait un fonds de chevalerie dans son cœur et dans son imagination. Au moyen âge il eût porté la lance et la hache d'arme avec éclat, pour Dieu sa Dame et son roi.

A partir de 1840, il n'alla plus dans les forêts au-dessus de Bytown. Il guidait les radeaux de bois flotté, depuis cette ville jusqu'à Québec. Un jour, près de la rivière du Nord, il laissa échapper quelques paroles assez vives contre l'un de ses hommes appelé ordinairement le grand Baptiste Dubois. Rendu à l'Abord à

Salle de Lecture

Assemblée Législative Monsieur Joe, dit-on, j'aimerais à prendre une leçon de boxe selon les principes. — C'est bon, mais il ne faudrait pas te fâcher. — Soyez certain que je ferai attention. Dubois était, par la taille et la force l'égal de Monferrand; il raconta à M. J. B. Lamontagne que son intention était de frapper un bon coup afin de donner à réfléchir à Monferrand. Le coup fut tel (en pleine poitrine) que Monferrand culbuta et faillit perdre connaissance. Il se remit et marcha sur son adversaire. Dubois, étonné de cette promptitude de résurrection, n'eut que le temps de lui dire: — Pas avec les pieds! — Tiens-toi bien, grand Baptiste!

Et dépliant son bras droit, il attira l'attention de Dubois sur la garde de gauche, mais aussitôt le poing gauche de Monferrand s'abîma sur l'oreille droite du grand Baptiste, qui n'entendit plus jamais rien de ce côté de la tête. Quand on le releva, il balbutiait: — Ça vaut un coup de pied de cheval!

Lorsque Dubois eut amassé cinq cents piastres, il alla finir ses jours chez les Sœurs de la Longue Pointe, disant toujours aux gens qui lui parlaient de sa surdité: — Mon oreille droite est sourde. C'est une claque de Monferrand. Il ne fendait pas la peau, mais il assomait. Il frappait comme un coup de pied de cheval.

Gilmore, établi à Montréal en 1847, avait conquis la palme de champion de la boxe dans toute l'Amérique. Il était d'une taille colossale. Ses leçons étaient très recherchées. Il attendait son maître, disait-il souvent. Ce maître ne venait pas, et Gilmore grandissait aux yeux de ses admirateurs. Un jour qu'il jouait aux quilles, on lui annonça que Monferrand se tenait près de lui. De suite, et fort poliment, il offrit les gants à l'athlète. Son dépit fut immense lorsqu'il eût tâté l'adversaire qu'il croyait pouvoir vaincre avec facilité. A l'instar de O'Rourke, il commit la faute de se monter la tête. Dès lors, arrachant ses gants, il transforma le combat. Monferrand répugnait à ce genre de querelle et se contenta de parer quelques coups, mais enfin impatienté il empoigna Gilmore en lui faisant traverser la chambre, l'envoya par-dessus les deux allées du jeu de quilles. Puis, vif comme un écureuil, il franchit l'obstacle à son tour et releva son adversaire qui lui tendit la main et se reconnut dompté.

BENJAMIN SULTE.

LE JOURNAL

Le journal est l'expression la plus fidèle de la condition financière et intellectuelle d'un peuple. C'est le miroir où se reflètent ses idées, ses goûts, ses tendances, son degré de culture et de civilisation.

D'après Buffon, "le style est l'homme même". On peut dire avec tout autant de raison qu'un peuple se peint, se photographie pour ainsi dire dans ses journaux.

Le journal français diffère du journal anglais, et le journal américain ne ressemble ni à l'un ni à l'autre. Le goût artistique, la finesse de perception, la délicatesse de sentiment des Français, le gros sens pratique des Anglais, l'amour de la réclame, le besoin d'activité, l'esprit d'entreprise, le "push" des Américains se retrouvent dans leurs journaux.

Le journaliste écrit quotidiennement une page d'histoire. Il suit, relate, consigne la marche des événements. Il doit se faire l'instituteur du peuple.

Rien n'indique plus les progrès d'un pays que la prospérité de ses journaux. On lit plus là où il y a beaucoup de journaux qu'il y a beaucoup de journaux. Dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, d'ailleurs, la cause devient un effet et l'effet devient cause. Quoi qu'il en soit, en lisant plus, on s'instruit davantage, et tout le monde sait qu'instruction et progrès vont de pair.

Quelle transformation dans la condition des sociétés depuis que la PRESSE existe!

A la stagnation, et à son produit naturel: à la servitude ont succédé le progrès, l'instruction et la liberté. Le véritable journalisme date de la première partie du XVIIIe siècle. Son influence fut d'abord assez restreinte par suite du peu de liberté qui lui fut accordée. Graduellement son champ d'action s'agrandit. Aujourd'hui, la puissance de la PRESSE est illimitée.

"Une idée ne meurt pas" a-t-on dit. S'il en est ainsi, c'est dû aux moyens de diffusion que lui fournit la PRESSE. Le monde n'eût pas gémi durant des siècles sous le poids de l'esclavage le plus dégradant, si le journal existait. Isolé, comme il l'était alors, l'effort est impuissant; uni, concentré comme il peut l'être aujourd'hui au moyen de la PRESSE, il est tout-puissant; que cet effort tende à opérer une réforme, à corriger un abus, à revendiquer un droit ou à faire triompher une idée.

Compatriotes, n'oublions pas les états de service de notre PRESSE. Bien peu savent ce qu'il faut d'efforts et de sacrifices pour la maintenir. Fournissons-lui les moyens de sortir de l'état d'enfance où elle est encore. Quelques-uns de nos journaux, il est vrai, sont aujourd'hui établis sur des bases solides, mais il ne faut pas croire pour cela, que le maintien de la PRESSE française soit assuré malgré tout.

Ce n'est encore qu'une tige, c'est dire qu'elle a besoin de soins et de support. Cette tige a été arrosée déjà de trop de sueurs pour la laisser maintenant se dessécher. Rappelons-nous que la conservation de notre langue dépend absolument du maintien de notre PRESSE.

C'est le facteur indispensable à la solution du grand problème de notre avenir national. Sans elle, nos enfants ne sentiront pas peut-être comme nous, le besoin, la nécessité du patriotisme; nos enfants, s'ils n'ont pas la PRESSE pour leur servir de guide, abdiqueront leur caractère national, ils s'en dépeupleront, comme on se dépeuple d'un vieil habit, et ils iront se perdre dans le grand tout saxon. Le journal les sauvera de ce danger.

L. P. DEGRANDPRE.

— L'an dernier, à Paris, 1,465 personnes mordues par des chiens enragés, ont été soignées à l'Institut Pasteur. Depuis la fondation de l'Institut, 13,181 personnes y ont été soignées et 94 seulement sont mortes des suites de la rage par leur faute, pour avoir trop tardé à se soumettre au traitement antirabique.

— Les Boers sont en grande partie de race française, car ils sont les descendants des Français qui, chassés par l'édit de Nantes, émigrèrent en Hollande au Cap, au Transvaal et dans l'Etat d'Orange ensuite. Beaucoup de Boers ont des noms français.

— On estime pour cette année la récolte totale de thé des Indes à 163,000,000 de livres. On estime également que les Etats-Unis absorberont à eux seuls 135,000,000 de livres sur ce total.

— Quarante personnes ont péri dans une inondation qui s'est produite dans la province de Salerno, à la suite de pluies torrentielles. Plusieurs petits villages et des manufactures ont été détruits.

ECHAPPÉ DE LA TOMBE Un incident étonnant, dont M. John Oliver, de Philadelphie, a été le sujet, en fait mention comme suit: "J'étais dans la plus pénible condition. Ma peau était presque jaune, mes yeux enfoncés, langue chargée, des douleurs continuelles au dos et dans les côtés, pas d'appétit—affaiblissement graduel de jour en jour. Trois docteurs m'avaient abandonné. Heureusement qu'un ami me conseilla de faire l'essai des "Bitters Electriques," et à ma grande joie et surprise, la première bouteille m'a soulagé. Je continuai d'en faire usage pendant trois semaines, et à présent je suis très bien. Je sais qu'il m'ont sauvé la vie et ont arraché une autre victime de la tombe. Personne ne devrait manquer de les essayer. Seulement 50c la bouteille, chaque bouteille est garantie, chez tous les pharmaciens.

MAGASIN

Departements

Z. PAQUET

Modes

d'automne 1899

Pompeusement

CETTE SEMAINE

LES PRIMEURS

De la nouvelle saison

LES MARCHANDISES DE MENAGE

A VOIR

NOUVEAU DEPARTEMENT

En Métal

Emailé

6 Tables Attrayantes: 6

A PRIX FIXES

5, 7, 9, 15, 20 et 25 cts

GRAND CHOIX

POUPÉES et JOUETS

Z. PAQUET

Rue St-Joseph

QUEBEC

25 sept. 1899.

L'ECHO des Bois-Francis

Journal hebdomadaire
PUBLIE
A Victoriaville, P. Q.
Sal écrit inséré sans nom responsable
Canada et Etats-Unis, payable d'avance, \$1.00
TARIFS DES ANNONCES:
Insertion... 12cts par ligne
2me... 10cts
Conditions spéciales pour annonces d'affaires, rapports, réclames, etc. etc.

VICTORVILLE, 21 Octobre 1899

La guerre au Transvaal

Les anglais sont donc partis en guerre contre les Boers. Des milliers de soldats partent tous les jours de l'Angleterre pour aller écraser un petit peuple du Sud de l'Afrique. C'est, disent les anglais, par humanité que cette guerre est faite; et cet esprit d'humanité s'est révélé, il n'y a pas encore très longtemps, depuis que l'on a découvert dans ce petit pays, de riches mines d'or et de diamants. Pour cet texte on a dit que les Boers traient durement les étrangers, sans leur donner de droits politiques, c'est-à-dire le droit de représentation. Un traité avait été conclu entre le gouvernement Anglais et la petite république du Transvaal par laquelle celle-ci avait la libre jouissance et l'exercice du droit de se gouverner.

Tant que le Transvaal a été un pays où les indigènes menaient une vie paisible, que le pays ne paraissait donner autres ressources que celles de la culture, tout allait bien; mais des gisements d'or et de diamants étant venus réveiller l'attention du monde, M. Chamberlain, s'est imaginé que tout ce qui avait été fait en 1884, n'avait rien qui pût engager l'Angleterre à se tenir coi, et le gouvernement anglais de faire entendre sa voix pour réclamer au nom de l'humanité, un peu comme les américains à Cuba et aux Philippines, les droits inprescriptibles de ceux qui lui alièrent leur fortune chez les Boers. D'un autre côté, depuis longtemps l'Angleterre cherchait nous dans cette partie de l'Afrique. Maître du nord et du Centre de l'Afrique, il fallait ne pas négliger d'accepter la région du sud, et le prétexte était trouvé dans cette fameuse revendication des prétendus droits des sujets étrangers allant travailler dans le pays des Boers.

Plusieurs engagements ont eu lieu depuis quelques jours; le canon gronde, et les Boers ont fait preuve de bravoure héroïque. Et tandis que la guerre bat son plein en Afrique, les chambres anglaises, convoquées en session extraordinaire, on s'y chicane, libéraux et conservateurs anglais sur le principe de la guerre. Les libéraux prétendent que cette guerre est une injustice flagrante. D'autres craignent par cette sorte furieuse, de réveiller l'attention intéressée des nations de l'Europe qui, la France surtout, ont l'œil ouvert sur leurs possessions de l'Afrique et du Madagascar. L'Allemagne semble dévorer son ronger comme le tigre jaune. Et de tout ce manège anglais, de cette guerre montée par intérêt, il pourrait bien surgir des complications sérieuses au point de faire retraire le Matamor anglais.

Bien que nous ne devions pas la nécessité de nous taxer à outrance pour prendre trop l'intérêt d'une nation qui nous appellera peut être à l'aide dans toutes ses luttes coloniales, voire même contre la France. Il faut être prudent, se fournir des sympathies réciproques, faire preuve de bon vouloir, mais pas de chauvinisme et beaucoup de modération.

A l'Union des Cantons de l'Est

L'Union des Cantons de l'Est qui a essayé de blanchir M. Pacaud et le scandale de \$100,000 de la Baie des Chaleurs, trouvera dans les conclusions suivantes de l'Honorable juge Jetté, lors de la fameuse enquête sur la Baie des Chaleurs, une leçon qui démontre qu'il est difficile de prouver l'innocence de celui qu'elle défend.

Voici comment M. Jetté a écrit ce fameux rapport:
"Quand aient été les moyens employés par M. Pacaud pour remplir sa promesse, et d'un autre côté les motifs qui ont fait agir M. Armstrong il est prouvé que ce dernier n'a consenti à payer \$100,000 à M. Pacaud qu'obtenant son influence auprès du gouvernement, afin de faire accepter son syndicat, pour la continuation de l'entreprise du chemin de fer de la Baie des Chaleurs, aux conditions nouvelles autorisées par le statut 54 Viet. ch. 28.

Or, l'ordre public, c'est-à-dire cet ensemble de règles qui constitue l'organisation sociale et assure le bon gouvernement dans l'intérêt général, repousse le principe sur lequel repose cette convention. Et il suffirait pour le prouver de mesurer les conséquences, plutôt les ravages que produirait ce principe, dans le corps social, s'il était une fois admis.

"On serait alors, en effet, l'obstacle à ce que de pareils marchés s'établissent à l'égard des opérations du gouvernement, aux fonctions publiques, comme aux fonctions administratives et judiciaires? Et si l'on pouvait honnêtement acheter l'influence de quelqu'un au profit d'un autre, pourquoi n'achèterait-on pas directement le bon vouloir de celui-ci, c'est-à-dire de celui qui dépend l'acte que l'on veut obtenir, le ministre qui est chargé de donner le contrat, ou d'octroyer la charge ou la fonction convoitée?
"C'est en vain que l'on voudrait prétendre qu'il n'y a pas de loi spéciale qui frappe de tels marchés, car ils tombent sous la prohibi-

tion générale par laquelle la loi défend toute convention contraire à l'ordre public.
"Et il est vrai que M. Pacaud nous affirme qu'il a surtout fait valoir auprès des ministres pour les engager à accepter la proposition Couper-Thom, des motifs d'intérêt public, et M. Armstrong ajoute, lui aussi, qu'il considérait que cette proposition était avantageuse au public. C'est possible et même rien dans la preuve n'établit le contraire. Mais ceci ne saurait être admis comme une justification du marché en question.

En effet, il est évident que dans de telles circonstances, on invoquera toujours l'intérêt public; il serait impossible de réussir autrement; mais quelle autorité ont pour parler de l'intérêt public ceux qui l'intéressent par force, dans le secret de leur conscience, de voir les choses à un point de vue différent.

Cette convention admette par M. Pacaud et M. Armstrong ne saurait donc être défendue. Les journaux qui prétendent aujourd'hui que le jugement de la Cour Suprême est la justification du bouillage des \$100,000, feraient bien de relire et de reproduire cette page écrasante du rapport de l'hon. juge Jetté.

LES CONTRASTES DE LA VIE

On se demande souvent pourquoi en cette vie, il y a tant de contrastes. Un jour la gaieté avec son chaud rayonnement nous apporte un instant d'ivresse et nous fait oublier maint petits ennuis. C'est comme une distraction, un moment de désignation. Quelquefois, de sombres pensées, hantant notre imagination, une longue vague de tristesse s'empare de nous et tout autour de nous, la nature la plus souriante comme la plus mélancolique, revêt un voile de deuil.

Dans nos campagnes, où les familles vivent dans une intimité étroite, où les jours sont toujours accompagnés d'incidents qui se rattachent à nos habitudes, généralement il existe un lien d'amitié entre les familles qui se manifeste, surtout dans certaines circonstances plus solennelles. Il arrive aussi que la rupture de certaines habitudes amène un contraste tel, que le cœur se trouve comme blessé par le contre-coup.

Dans l'état de société où nous vivons, nos mœurs, formées à la source si pure de la religion, nous inspirent des sentiments plus doux, plus élevés.
L'idée de sacrifice est inhérent à nos habitudes, et quoique ce soit toujours un rude choc de voir se séparer de nous un ami avec qui on s'était lié d'une amitié étroite, nous avons pour vaincre notre douleur, une espérance consolatrice qui domine la terre à terre de ce monde. Et c'est ce que nous éprouvons quand, dans la famille, l'un des membres s'en détache pour aller enfoncer son existence dans une vie austère, de reclusion, ou du bruit du monde n'attendant pas.

Il y a pour la personne qui adopte ce régime nouveau, étrange à toutes ses habitudes, un besoin de force morale surabondante. C'est rompre avec une vie dans laquelle nous avons été formés dès la plus tendre enfance, avec une vie qui comporte toute une série d'actes composant notre manière d'être, nos mœurs, enfin qui forment notre nature. Alors, comment se faire à une existence dont chaque partie est un contraste avec ce que nous avons aimé, ce que nous avons cheri. Y aura-t-il dans ce domaine nouveau ces douceurs palliatives de nos soucis? Lorsque l'ennui se présente avec son joug écrasant, y aura-t-il pour compensation, ces figures aimées dont la seule présence offrait une distraction suffisante pour en chasser tout vestige? Dans les douleurs, y aura-t-il pour la consoler ce père, cette mère, ou les membres de la famille? Oh! non, et ces êtres chéris n'existeront que pour tourmenter son souvenir. Dans les nuits silencieuses de l'austère demeure, son imagination lui représentera les compagnons de jadis; elle les reverra encore dans les nombreuses circonstances de chaque jour. Au moment où elle songe, elle se demande ce qu'ils sont devenus, ce qu'ils seront, et cette âme exilée des choses terrestres, pour implorer une bénédiction en faveur de ceux qui l'intéressent toujours, adressera une fervente prière à l'Être Suprême.

Voilà le secret de la force de cette personne; la foi, l'espérance, la charité, tout son sacrifice se résume en ces quelques mots. C'est là ce qui la retient enfermée, cachée loin de ses amis, dans une retraite d'où sont bannies toutes les jouissances mondaines. Elle a compris que sa nature, telle que constituée, sa volonté, n'aurait pas résisté au milieu de la société, et dans une sublimation d'abnégation de toutes ses affections, elle offre à Dieu le sacrifice le plus grand, le plus douloureux pour son cœur encore tendre, et met entre elle et le monde une muraille de fer. Il y a quelque chose de mystérieux, de surhumain, de divin dans ces séparations du toit paternel, dans de telles circonstances. Il faut une volonté forte à toute épreuve; il faut un tempérament qui repousse bien loin les habitudes acquises; il faut une conception bien définie de la fin de notre existence et de tout ce qui empêche d'y atteindre; en fin, il faut une vocation.

Mais s'est on jamais demandé ce qui doit se passer chez la jeune personne à la veille du départ pour le monastère? D'un autre côté, quel'un a-t-il assisté à la dernière soirée de famille?
Pour cette personne encore jeune, chez qui les sentiments encore si tendres, n'ont pas subi l'épreuve de dix ans, il y a toute une scène vibrante de lugubres pensées. Les contrastes viennent fondre dans son imagination avec la rapidité de l'éclair. A chaque souvenir, son cœur se serre et, pour ne pas attrister davantage ceux qui l'entourent, elle comprime ses sentiments; elle oppose une résistance héroïque contre cette tempête de souvenirs qui sillonnent sa mémoire.

C'est le suprême effort d'une nature qui va revêtir une forme nouvelle. Que la voix de son père, de sa mère, de ses frères et sœurs lui paraissent douces, harmonieuses; chaque son qu'elle entend lui semble une plainte, un gémissement, et promenant ses regards sur tout ce qui l'entoure, elle y trouve dans chacun de ces objets quelque chose qui lui parle d'un temps qui s'en va pour toujours. Et à mesure que l'heure du départ s'approche, ses affections deviennent plus profondes, par cette horreur naturelle à l'homme de se détacher pour toujours de ses habitudes.

La famille de son côté, abîmée dans une tristesse inexprimable, ne peut exprimer ce qui se passe en ce moment. Il faut avoir subi cette épreuve pour la bien comprendre, et sans la religion qui inspire des dévouements héroïques, il serait impossible d'expliquer ces changements de vie.

Il y a des contrastes dans la vie qui sont dans le cours ordinaire des choses; mais quand pour opérer ce contraste, il faut aller contre les habitudes, notre nature, c'est alors que le sacrifice devient plus grand.
Pour marquer certains événements, même extraordinaires dans la vie de la famille, on se réjouit; on chante, on passe des jours entiers à fêter ceux qui sont l'objet des réjouissances; on proclame bien haut la joie que l'on éprouve et l'on verse en profusion des fleurs.

Mais quand l'un des nôtres s'en va s'élever derrière les murs austères d'un couvent, au lieu de ces réjouissances, au lieu de ces cris joyeux, au lieu de verser des fleurs, on verse des larmes; les pleurs coulent tranquillement et des sanglots annoncent que le cœur est en deuil.

Voilà les contrastes.
Maintenant si l'on compare ces contrastes, il y a lieu de faire une profonde méditation. S'il existe des contrastes dans ces séparations de la famille, il existe aussi un non moins grand contraste entre la vie du monde et ce silence d'orné de la solitude du monastère.
D'un côté des excès sans nombre, des maîtres partout, des régenteurs, un assujettissement continu, un bruit assourdissant des affaires, une activité fébrile, un saut qui peut être une guerre d'affaires, des rivalités, jalousies etc. Dans la vie religieuse, un bonheur qui l'on ne définit que lorsqu'on l'éprouve, un seul maître, en un mot bien des épreuves de moins.

Au premier abord, cette vie répugne à notre nature, tout nous vient en contradiction avec nos habitudes; mais peu de temps nous met en relation avec cette vie nouvelle que l'on goûte d'autant plus qu'on apprend mieux à la connaître.

Pour la famille, les inquiétudes sur cet enfant chéri, doivent être bannies; l'avenir d'un enfant ne peut être plus sûr que celui d'un père ou d'une mère que les chagrins de la vie ordinaire ont bannis. Ce qui répugne généralement c'est de voir l'objet de ses amours entrer dans une vie tout à fait étrangère à la sienne. Hors ce contraste, rien n'est plus grand, ni plus souriant que la vie du religieux qui fleurit à l'ombre du cloître dans la solitude, loin des bruits de la foule, et dans une prière continue adressée à son Créateur son seul bien, sa seule consolation.

Nouvelles de Victoriaville

— Jeudi de cette semaine a eu lieu l'assemblée annuelle du syndicat des fabricants de fromage de notre comté. L'inspecteur a fait son rapport. Il a visité 30 fabriques; sur ce nombre neuf fabriquent le beurre et le fromage; six fabriquent de beurre sont munies de chambres froides. Il a inspecté 6480 fromages dont 5220 étaient de très bonne qualité, 1260 de 2ème et 3ème qualité. Il a fait 3795 au babcock. Il a trouvé 18 cas de fraudes pour addition d'eau et 2 cas pour avoir écrémé le lait; il a fait payer l'amende à 3 patrons. L'inspecteur constate qu'il y a beaucoup moins de fraude dans les fabriques qu'on paie d'après la valeur du lait. Il a trouvé une grande amélioration sur les années précédentes et il espère que dans un avenir prochain, notre circuit obtiendra la perfection.

Après ce rapport a eu lieu l'élection des officiers du bureau de direction comme suit: MM. D. O. Bourbeau, président; J. L. Blanchet, vice-président; A. Méthot, secrétaire; G. St-Pierre, inspecteur pour 1900. Les membres directeurs sont MM. Calixte Dion, Eugène Pellerin, Adolphe St-Laurent.
Après cette élection des officiers plusieurs personnes ont été invitées à parler.

M. Plamondon, inspecteur général de l'école d'industrie laitière de la Province, parle sur la tenue du lait, la nécessité de bien connaître la richesse du lait que donne chaque vache l'emballage du fromage et la science que doit apporter le fabricant dans ses ouvrages (ainsi que sur beaucoup d'autres sujets).

M. J. D. Morin parle sur l'ensilage, la culture du blé-d'Inde à silo, sur les hache-paille et leur grande utilité.
M. Chs. Boutet parle sur la division d'une terre pour atteindre le système de rotation, sur le drainage, la culture des plantes racines.
M. Frs Marcoux, parle sur la production du lait, le choix des vaches que doit faire un cultivateur, la ration à l'étable.

MM. A. M. Méthot et J. E. Beauchemin, sur la fabrication du beurre et du fromage.
M. G. St-Pierre parla sur les diplômes obtenus à l'exposition de Chicago, de Québec, de Montréal, de Danville, par les fabricants du comté d'Arthabaska.

Pour terminer la séance qui a duré jusqu'à cinq heures de l'après midi, M. D. O. Bourbeau a remercié les conférenciers et s'est ensuite appliqué à faire des remarques importantes sur la fabrication du beurre et du fromage. Bref, cette réunion a été l'une des plus importantes depuis la fondation du syndicat.

— Mercredi, Mme A. F. Poulin et Melle Edith Richard sont parties pour une promenade de quelques jours à Montréal.
— Melle Maria Denoncourt, de Trois-Rivières, est en promenade pour quelques semaines chez Mme Rosaire Bourbeau, sa sœur.

— Le moulin de M. Gagnon a été arrêté samedi et lundi pour permettre de faire quelques réparations.
— Melle Corinne Tourigny est revenue ces jours derniers d'une promenade à Trois-Rivières.

— Les mois d'octobre a cinq dimanches.

— Mercredi matin il est tombé un orage accompagné de tonnerre; on dit que c'est le signe d'un automne long et beau.

— M. Edouard Guay, de Québec était en visite chez M. H. H. Guay, son cousin.

Mme J. Levasseur, de Laconia était en visite chez M. Léonce Nault, son frère lundi.

— M. Louis Grégoire cultivateur de notre paroisse est parti jeudi, pour une promenade de quelques jours à Lowell.

— M. Napoléon Mercier sr, est allé à Québec pour affaires.

— Jeudi jour d'actions de grâce par proclamation du gouverneur, était fête légale.

— M. J. A. Guilmette, comptable à la Banque Moison est parti, la semaine dernière pour l'agence de cette banque à Hull.

— M. Beauchesne, agent général pour le "Petit Parisien" et le "Petit Journal," était de passage cette semaine.

— Melle Eva Bourbeau, est partie mercredi pour St-Hyacinthe, où elle entrera au monastère des religieuses du Précieux Sang. Ce sacrifice est des plus dignes d'admiration, car étant connue l'austérité de cette communauté, il a fallu un courage et une volonté héroïques pour laisser sa famille, ses parents et amis. Sa mère a voulu la suivre jusqu'à la porte du monastère, pour lui dire le dernier adieu de la séparation. Que Dieu bénisse ce dévouement et accorde à cette jeune religieuse une parfaite tranquillité dans la solitude du cloître.

— La guerre du Transvaal excite beaucoup nos citoyens. Les grands journaux a sensation qui font et défont les nouvelles, fournissent à la curiosité une source considérable de conversations. Nous pouvons dire qu'il ne faut pas trop se confier aux dépêches nombreuses qui sont publiées vu que la plupart sont contrôlées et soumises à la censure des compagnies anglaises.

La corporation est à ouvrir une rue nouvelle qui reliera la rue de la fabrique près de la traverse de Chemin de fer, en longeant la voie du G. T. R. au chemin, près du pont de la rivière Nicolet, au moulin.

— De passage: M. Félix Baril M. et Mme Desrochers, Warwick; Adolphe Daveluy, St Anne du Sault; Albert Laineau, St Albert; M. et Mme Docteur Garneau, Stanfold; Jos Turgeon, Lévis.

— Les Rvds M. Dubé curé de Ste Julie de Somerset, le Rvd M. Vaillancourt, curé de St Calixte de Somerset, étaient en visite chez le Rvd J. U. Tessier, cette semaine.

— M. Antonio Filion est à faire une addition importante à sa manufacture de portes et chassiss.

— Le pont de la rivière Beaudet a été donné à M. George Blanchet, cultivateur.

— Naissance: Le 16 courant Mme David Bolduc un fils qui a reçu au baptême les noms de Jules Edgard, Eméric. Parrain et marraine M. Jules Pepin et son épouse.

— Décès: Le 15 courant Marie Lucienne enfant de M. Albert Rochette cultivateur.

Notes d'Arthabaskaville

— Mardi, Sa Grandeur Mgr Sazor, ancien curé de St Christophe, a été l'objet d'une fête du cœur, de la part de nos jeunes filles du couvent de la Congrégation. Le digne prêtre a pu comprendre combien sont profonds les sentiments de reconnaissance et d'admiration pour lui. Cette fête intime donnée par les jeunes élèves s'est terminée par la présentation de jolis bouquets. Mgr Sazor, touché de tant de marques d'estime a répondu avec beaucoup d'éloquence.

— Le Rvd P. X. Lessard, notre digne curé et le Rvd M. Baillargeon, de Stanfold ont adressé quelques bonnes paroles. M. A. Poisson, notre estimé concitoyen, dans une allocution vibrante de beaux sentiments, s'est fait l'écho des citoyens d'Arthabaskaville en exprimant à Mgr Sazor, la joie sincère de le voir au milieu de cette paroisse de St Christophe qu'il avait arrosée des sueurs de la vie héroïque du missionnaire.

L'ECHO DES BOIS-FRANCS est des plus heureux d'ajouter à ce concert de bons souhaits son faible hommage pour célébrer l'homme de Dieu, celui qui a favorisé par ses bons conseils, par sa science éclairée, les progrès dans nos bois-francs. S'il est un prêtre missionnaire qui a droit aux témoignages d'une profonde reconnaissance, ce vénérable vieillard, que la Providence a conservé pour lui permettre de jouir du fruit de ses sacrifices, est bien celui à qui nos Cantons sont redevables à un haut degré. Ad multos annos.

— Mercredi ont été célébrées en notre église paroissiale les noces d'or de M. et Mme Jean Patoiné, de notre paroisse. Un grand nombre de parents et d'amis assistaient à ce renouvellement de l'une des cérémonies des plus solennelles de notre religion. Nous souhaitons encore à ces vénérables vieillards longue et heureuse vie.

— M. Henri Beauchesne, fils de M. Honorés Beauchesne, est malade de plusieurs semaines.

— M. Joseph Fortier, fils de M. Louis Fortier, est parti jeudi avec sa famille, pour Thompsonville, Conn.

— On nous apprend que M. Alfred Houle, cultivateur de cette paroisse est gravement malade de rhumatisme inflammatoire.

— Melle Fournier, d'Ottawa, filles de feu l'Honorable juge Fournier, sont en promenade chez Son Honneur le juge Plamondon.

— M. L. O. Pepin, M. et Mme H. Laurier, M. et Mme Dr Blondin, sont allés à Montréal, mercredi.

ATTENTION. M. George Côté, ci-devant à l'emploi de M. P. I. Giroux, charretier à maintenir une écurie de louage à son compte. Il a de bons chevaux, honnêtes voitures, etc. à la disposition du public. M. Côté se tiendra à l'hôtel Albion, où l'on pourra communiquer avec lui par téléphone. Il sera à l'arrivée de tous les trains à Victoriaville.

UN MILLIER DE LANGUES

Ne pourrait exprimer le ravissement de Annie E. Springer, de 1125 Howard st., Philadelphie, Pa., quand elle s'est aperçue que le "New Discovery for Consumption," du Dr King, l'avait complètement guérie de quelconque maladie depuis plusieurs années lui rendait la vie insupportable. Tous les autres remèdes et docteurs ne purent lui donner aucun soulagement, et parlant de cette guérison, elle dit: "Il me fit disparaître promptement la douleur et je puis maintenant dormir profondément, ce que je ne pouvais faire avant. Je suis heureuse de le proclamer par tout l'univers. De même que tous ceux qui feront usage du Dr King's New Discovery pour maux de gorge et de poumons, seront du même avis. Prix 50c et \$1.00 dans toutes les pharmacies; chaque bouteille est garantie."

Peu Séraphin Bertrand

Lundi dernier on lui a Somerset les funérailles de notre regretté concitoyen Séraphin Bertrand, au milieu d'un concours considérable de parents et amis. M. Bertrand est né à Somerset d'un concours de parents et amis. M. Bertrand est né à Somerset d'un concours de parents et amis. M. Bertrand est né à Somerset d'un concours de parents et amis.

— M. Elisé Ruais est parti pour les Etats-Unis avec sa famille il y a une couple de semaines. Il est probable qu'il ne reviendra pas avant deux ans.

— M. Damase Laroche de 4e rang d'Inverness, de la paroisse de St-Pierre-Baptiste, est venu se fixer il y a quelques jours au village de l'église.

— Nous avons eu une charmante température la semaine dernière. Le thermomètre s'est élevé jusqu'à 17 degrés Réaumur au dessus de zéro.

— Le printemps dernier le Cercle Agricole a donné trois concours d'essais en agriculture: 1o pour les vaches à lait les mieux tenues; 2o à l'arpent de fourrage vert; 3o à l'arpent de plantes sucrées.

Ont remporté ces prix et ont été proclamés dans la réunion des membres du Cercle, le 11 octobre courant, les messieurs dont les noms suivent:
1er concours, MM. George Contois, Louis Laferté, Alphonse Gingras, Nazaire Gingras 2ème concours, MM. Joseph Couture, Cléophas Caron, Honoré Friedette, Honoré Gingras 3ème concours, MM. Cléophas Caron, George Contois, Protas Dion, Damase Bergeron.

Les prix accordés aujourd'hui sont peu élevés parce que les ressources du Cercle sont minimes, mais ces faibles récompenses produisent toujours un bon effet, celui de créer une louable émulation parmi les cultivateurs. Chacun travaille à perfectionner sa culture.

L'Hon. Premier Ministre, M. Marchand, dit qu'il est parvenu à créer un surplus dans les recettes du gouvernement local. Espérons alors qu'il pourra avoir longtemps augmenter l'allocation en faveur des cercles agricoles.

— M. Aimé Houde est allé se fixer au village de Pleissiville avec sa famille.

— M. Joseph Demers, forgeron, a vendu sa maison à un citoyen du 10e rang de Somerset, et s'est transporté avec sa famille au village de la station.

— Madame Joachim Roberge est revenue ces jours derniers de Manchester E. U. avec ses plus jeunes enfants.

Wickham-Ouest

— M. l'abbé de Courval, est parti lundi pour Nicolet, et aussi pour un voyage dans sa famille, chez son frère, M. l'abbé de Courval, curé de Ste-Clotilde.

— Mademoiselle Lapré, de Ste-Théodore d'Acton, était en visite la semaine dernière, chez M. James Timmons maître de Section.

— Madame Côté, après un séjour de trois semaines passer quelques jours chez M. Wickham, est retournée à Lowell, jeudi dernier.

— M. Turner notre aimé concitoyen, depuis quelques jours, est sérieusement malade. Il est actuellement sous les soins de M. le docteur Fautoux, qui heureusement espère le rappeler à la santé.

— Enfin, les commissaires d'école paraissent décidés d'accorder une école dans le dixième rang. A la dernière assemblée des commissaires, M. l'inspecteur Lévesque était présent, et les bonnes raisons qu'il a données en faveur de la susdite école, ont vite changé les opinions.

Dans les Bois-Francis

Pleissiville

— Nous avons la douleur de vous apprendre la mort de M. Alphonse Provancher, employé de la Cie Savoie-Guay.
M. Provancher était fort estimé. Il laisse une femme et deux enfants qui ont les sincères sympathies des citoyens.

— Hier a été célébré le mariage de Delle Anna Provancher, fille de M. Edouard Provancher, un des riches cultivateurs de nos cantons, à M. Cléophas Germain, de Bellevue. Les nouveaux époux ont les souhaits de bonheur de leurs nombreux amis.

— Nous offrons nos condoléances à M. et Mme T. A. Savoie, qui viennent d'être cruellement éprouvés par la perte de leur jeune enfant, lequel a été inhumé cette semaine.

— La ruine que nous avons eue l'occasion de féliciter notre ami M. O. Huard. On a célébré que le mariage avec une beauté des environs de Montréal.

— Notre ami, M. Sévère Vallée est à Stanfold ces jours-ci dans l'intérêt de son commerce.

— Nous avons eu du beau chant de la messe de huit heures dimanche dernier, et les assistants ont fort aimé le solo "Et incarnatus est," chanté par M. Thos. Paradis. Ce monstre possédait une voix sympathique et met beaucoup d'âme dans son chant. M. Georges Savoie a rendu avec succès l'organoquin cantique "Pourquoi ces vains complots?"

— Nous avons hâte que notre église soit terminée, alors nous aurons l'occasion d'apprécier à leur juste valeur ces deux chœurs distingués.

TERRE A VENDRE

Une terre de 3 arpents de large, 40 arpents de front, bien bâtie de maison, grange, écurie, etc.
Cette terre est située sur le chemin conduisant à St-Albert, à 2 milles de l'église de Ste-Victoire, à 8 arpents d'une frangerie. Cette terre est avantageusement située et est de très bonne qualité.
Conditions très faciles. Comptant ou par termes, à la commodité de l'acheteur.
S'adresser à
ALEX. SENFY & Cie
Victoriaville, 21 octobre, 1899.—1 mois

Cie d'Assurance Mutuelle contre le feu, de Richmond Drummond & Yamaska

AVIS DE RÉPARTITION
Avis est donné à tous les membres de cette Cie, que les répartitions pour payer les pertes et les dépenses de l'année finissant le 31 août 1899 ont été ce jour prélevées sur tous les billets de dépôts en force. Dans la Classe Agricole, une répartition de (12) douze par cent, et dans la Classe Commerciale (12) douze par cent et les dites répartitions devront être payées au bureau municipal de la Cie à Ulverton, sous trente jours de cette date.
J. C. McCAIG, Sec.-Trés.
Ulverton, 4 Oct. 1899.

AVIS PUBLIC

Les actionnaires de la Compagnie de la Manufacture de Meubles de Victoriaville, sont priés d'assister à l'assemblée annuelle qui a été fixée à jeudi le 26 courant dans le bureau de la manufacture, à 2 hrs P. M. pour recevoir les comptes de l'année expirée le 22 courant, et pour l'élection des directeurs de l'année suivante.
Par ordre des directeurs.
ED. ALAIN, Secrétaire.
Victoriaville 9 octobre 1899.

PROVINCE DE QUEBEC MUNICIPALITE DE LA PAROISSE DE STE VICTOIRE D'ARTHABASKA

Soumissions demandées pour construction d'un pont
Des soumissions pour construction d'un pont sur la branche nord-est de la rivière Nicolet, près du domicile de M. Antoine Garant, dans cette municipalité, seront reçues au bureau du sous-ingénieur, d'ici au 7 octobre prochain. Ce pont, d'une longueur suffisante, devra être en bois, couvert, et semblable à celui construit sur la branche sud-ouest de la rivière Nicolet, pour le domicile de M. J. Pellerin à Ste-Rémi de Hoguick. Chaque soumissionnaire devra fournir un prix pour un pont sur quai en épave nette rouge, et un prix pour quai en pierre de maçonnerie avec mortier mêlé de ciment.

Tous les matériaux devront être de première qualité. Le conseil ne s'engage à accepter la plus basse, ni aucune des soumissions. Par ordre du conseil.
J. N. POIRIER, Secrétaire-Trésorier.
Bureau du Conseil, Victoriaville, 20 septembre 1899.

Dr P. N. J. Laurendeau

MEDECIN-CHIRURGIEN
Victoriaville.
Bureau: — En face de chez M. Elz. Richard. Consultations à toute heure. 15 sept. 99.—1 an.

J. C. NOEL

AVOCAT
INVERNESS.
M. Noel tiendra un bureau à Somerset, tous les lundis.

A VENDRE

Une belle et bonne terre, située à un mille du village d'Arthabaskaville. Cette terre est bien bâtie de maison neuve ainsi qu'au-dessus dépendances de première classe.
Aussi une fromagerie située dans un bon centre. Pour plus d'informations s'adresser à MDE DAVID DUMONT, propriétaire.
Arthabaskaville, 15 septembre 1899.

A VENDRE OU A LOUER

UNE BOULANGERIE
Pour un boulanger qui voudrait s'établir dans un bon poste il s'offre une chance exceptionnelle à Victoriaville. Une bonne bâtisse et un four de grande dimensions. Conditions faciles.
Pour plus amples informations s'adresser à M. PAUL TOURIGNY Marchand, à Victoriaville. 9 sept. 99.

Soumissions pour un pont

A une séance en date du 6 septembre 1899, le conseil a décidé de demander des soumissions pour la construction d'un pont neuf sur la rivière Nicolet près du moulin à scie de MM. Achille Gagnon et Cie. Ce pont devra être en tout semblable qu'à la forme, à celui de Ste-Valde de Bolatode.

Les soumissions devront être envoyées au Secrétaire Trésorier, à son bureau, à Victoriaville, jusqu'au 15 octobre courant.
Victoriaville 6 septembre 1899.
Dr H. P. ROULEAU, Maire.

AVIS

Dans l'affaire de LAFONTAINE & POIRIER, Drummondville.
Insolvable.
Avis est par le présent donné qu'en vertu d'un ordre de la Cour en date du 25 août 1899, j'ai été nommé Curateur et Mess. Thomas Dameron de Québec et W. Lespérance et H. B. Picher de Montréal, Inspecteurs aux biens aux biens de cette succession.

Toutes personnes ayant des réclamations sur cette succession sont requises de les produire devant moi dans les trente jours de cette date.
V. E. PARADIS, Curateur.
Québec, 5 septembre 1899.

CE QUI VAUT LE SOMMET

Grâce à ses effets bienfaisants, la réputation de BAUME RHUMAL est universelle. 123

Autour du Monde.

—Le parlement britannique a été convoqué pour le 17 courant.

—Un incendie à Lima, Pérou, a détruit une vieille église construite par Pizarro, en 1535.

—L'exportation annuelle de la morue à Terre-Neuve s'élève à 135,000,000 de livres.

—On compte 700 Juifs, dont 144 officiers, dans l'armée anglaise, et il y a 300 officiers juifs dans l'armée française.

—Le gouvernement anglais vient de confier au major Gironard la direction du service des transports pour la campagne du Transvaal.

—Le premier recensement russe en 1724 montrait une population de 16 millions d'âmes. En 1897 cette population était accrue à 129,000,000.

—Le Temps d'Ottawa annonce que 10,000 Finlandais viendront s'établir au Nord-Ouest le printemps prochain.

—La ville de Boston présentera à l'amiral Dewey, demain, un magnifique montre en or ornée de diamants d'une valeur de \$800 à \$1000.

—Le cœur d'un végétarien bat à raison de 58 coups à la minute, celui du mangeur de viande, 72. Ce qui représente une différence de 30,000 battements en 24 heures.

—Les huîtres sont des créatures nerveuses, et le moindre choc sonore, un violent coup de tonnerre, peut tuer tout le chargement d'un bateau.

—Les Boers auxquels l'Angleterre fera tout probablement la guerre, vivent principalement de l'élevage des moutons. Le plus petit fermier possède ses 5000 ou 6000 bêtes.

—Le dénombrement municipal de 1899 donne à la capitale fédérale une population de 57,000 habitants.

—C'est une augmentation de 1,600 sur l'année dernière.

—En y comprenant les dépôts aux banques gouvernementales d'épargne, le total de l'épargne canadienne était au 31 août de \$1,401,182, comparé à \$49,883,262 au 31 août 1898.

—Un comité de franc-maçons de Washington prépare une grande manifestation pour le 100e anniversaire de la mort de George Washington, qui était l'un des leurs.

—Une dame George Parks, de Both, Me., vient de mettre au monde trois enfants bien constitués et ayant bonne envie de vivre. Les époux Parks sont catholiques.

UNE TERRIBLE MÉPRISE

Cause souvent des brûlures par l'eau ou le feu, coupures, écorchures. Le "Bucklen Arnica Salve" est le meilleur de l'univers, tue la douleur et guérit promptement. Guérit : vieux maux, ulcères, cors, éruptions de la peau, etc. Le meilleur remède contre les émorrhoides. Seulement 25c la boîte. Cure garantie. Vendu par tous les pharmaciens.

Suites des fièvres

Mme Angle, de Merriton, souffrait si terriblement que ses amies craignaient qu'elle ne restât invalide pour toujours.

Dans le pittoresque village de Merriton, réside Mme William Angle, qui, après des mois de souffrances, trouva la guérison par l'emploi des Pilules Roses du Dr Williams. Mme Angle, raconte comme suit la maladie par où elle a passé : "Il y a eu quatre ans ce printemps, alors que je résidais à Buffalo, je fus atteinte des fièvres typhoïdes, et la maladie me laissa dans un état d'épuisement et extrêmement nerveuse, à tel point que le moindre bruit m'impressionnait. J'étais parfois une semaine sans dormir, à cause de terribles attaques de maladie de cœur. Alors j'avais des troubles cardiaques et je faisais des rêves qui me fatiguaient. Je n'avais pas d'appétit et perdis vingt-deux livres; j'étais devenue si maigre que mes amies en étaient alarmées. En cet état je fus soignée par deux médecins, mais sans résultats. J'essayai tout ce qui m'était recommandé, mais sans recevoir de soulagement. Finalement, un parent m'apporta des Pilules Roses du Dr Williams. Après avoir pris la première boîte je pus voir un changement pour le mieux, et je continuai l'emploi des Pilules, jusqu'à ce que j'eusse épuisé six boîtes et les résultats furent des plus consolants. Je dors bien maintenant. Je n'ai plus de tiraillements aux mains, les palpitations ont cessé et j'ai gagné des forces et du poids. Tout mon système me paraît tonifié et je me sens complètement bien. Je suis pleine de recon-

naissance pour la compagnie de médecine du Dr Williams et j'espère qu'elle continuera la bonne œuvre de traiter ceux qui souffrent."

Les Pilules Roses du Dr Williams guérissent en allant à la racine du mal. Elles renouvellent et reconstituent le sang, renforcent les nerfs, chassent ainsi la maladie du système. Évitez les imitations en insistant pour que chaque boîte que vous achetez soit entourée d'une enveloppe portant la marque de commerce complète, Dr Williams Pink Pills for Pale People.

LA PRIÈRE EN FAMILLE

Autrefois, dans toutes les familles chrétiennes, existait la pieuse et douce habitude de la prière commune; aujourd'hui cette sainte pratique est presque abandonnée dans les villes et tend à se perdre dans les campagnes, et pourtant c'est l'un des moyens les plus efficaces pour entretenir et l'esprit de piété et l'esprit de famille.

Les travaux, les occupations et les soucis de la journée ont pris fin; les ombres du soir enveloppent la terre; la nuit invite au repos; c'est l'heure où la famille chrétienne se réunit pour la prière. Tous les membres qui la composent sont exacts à ce rendez-vous de l'adoration et de l'action de grâces, le père, la mère, les enfants, les serviteurs, tous, depuis l'aïeule au front couronné de cheveux blancs jusqu'au petit enfant qui balbutie à peine les oraisons.

Ils sont là, humblement agenouillés devant un crucifix, devant une image de la Ste-Vierge, antique et précieuse relique léguée par des générations d'ancêtres dont elle a aussi entendu le vœu et béni les larmes. Le père ou la mère de famille prononce à haute voix les saintes prières, tous les assistants y répondent ensemble; on dirait un chœur d'esprits célestes dont les chants montent doucement vers le Seigneur et font entendre, dans toute la maison de souvenirs, dans l'âme des trépassés, à ceux qu'ils ont aimés quand ils vivaient sur la terre, et dont la dépouille est maintenant recouverte par l'herbe du cimetière, chacun se retire en silence pour gagner sa couche, où l'attend ce sommeil doux et réparateur qui ne fait jamais défaut à la bonne conscience.

Voilà la prière en famille; cette simple esquisse ne suffirait-elle pas pour faire comprendre les conséquences qui peuvent résulter de cette pratique au point de vue de la religion, de la société et de la famille? La prière commune rappelle à l'homme quel est son principal devoir ici-bas: l'adoration. La prière individuelle est faite avec moins de soin et de sérieux, parfois elle est écourtée ou même négligée; à certains jours elle est oubliée; il est des hommes qui finissent par perdre complètement l'habitude d'élever leur âme vers Dieu, de s'incliner chaque jour devant le Créateur. Lorsque la prière se fait en commun, ce danger n'est pas à craindre; il y a dans cette réunion de tous, au pied d'une croix ou d'une statue bénite, dans ce concert de toutes les voix, de toutes les pensées et de tous les cœurs montant vers le Seigneur, une éloquence persuasive qui parle à l'homme et au chrétien de ses obligations envers Dieu, qui lui rappelle les souvenirs d'une enfance pure et pieuse. En répondant au Credo, aux Commandements de Dieu et aux Litanies récitées par la voix d'une mère, qui pourrait rester insensible et persévérer dans l'oubli des lois divines et des pratiques de la piété?

Au point de vue de la société de la famille et des mœurs, cette union de chaque soir, dans une pensée commune d'adoration, de prière et de repentir, produit aussi les effets les plus heureux. Lorsque le père et la mère sont là, au milieu de leurs enfants, exerçant en quelque sorte un sacerdoce de famille, ceux qui ils ont le droit de commander ne doivent-ils pas éprouver pour eux plus de respect et se sentir plus disposés à obéir? S'il y a eu durant la journée, un cœur attristé, froissé, irrité par quelque un de ces événements qui peuvent troubler la paix dans l'intérieur, tous ne se pardonneront-ils pas réciproquement lorsque, réunis ensemble au pied du crucifix ils réciteront, en s'adressant au Seigneur: Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés? Celui qui à l'habitude de se laisser aller au mal ne réfléchirait-il pas une fois sérieusement devant Dieu, si chaque soir, il fait son examen de conscience, s'il répète ou entend répéter l'acte de contrition? Nous ne craignons pas de le déclarer: les familles, les nations dans lesquelles on ferait avec soin la prière en commun, seraient certainement, des nations, des familles où

régneraient la vertu, la paix et le bonheur.

Reprenons cette habitude si nous l'avons délaissée, et profitons, pour nous y remettre, de ce mois de juin, dédié au Sacré-Cœur.

AGRICULTURE

MANIÈRE DE TUER ET DE PRÉPARER LE PORC

Grillage. — Conservation du sang. — Lorsqu'on veut tuer un porc, il vaut toujours mieux faire venir un homme habitué à cette besogne que de la faire faire par un homme qui n'y est pas accoutumé, du plus ou moins de perfection avec laquelle le cochon est saigné, et de l'adresse avec laquelle la viande est découpée, dépend en partie sa bonne conservation.

Lorsqu'on se prépare à faire tuer un cochon, il faut le laisser trente ou quarante heures sans lui donner à manger. On choisit pour cette opération, autant que possible, un temps sec et frais, et surtout une époque où il n'y ait pas de ces grosses mouches qui déposent sur la viande, malgré les plus grandes précautions, des œufs qui se développent en vers quelques heures après.

Quelques personnes échaudent le cochon mort avec de l'eau bouillante, pour pouvoir en arracher toutes les soies; cette méthode donne de la qualité à la conomie, qui est complètement débarrassée de soie, mais elle ramollit la viande et peut contribuer à l'altérer. D'autres personnes font griller les soies du cochon avec de la paille; cette méthode est meilleure. Lorsque le cochon est bien grillé, on le lave avec de l'eau froide et on le gratte avec un instrument fait exprès qui enlève, avec les soies carbonisées, une partie de leur racine.

Le sang, recueilli ordinairement dans une poêle, doit être mis aussitôt dans un autre vase, où on le remue à la main pour éviter qu'il se coagule. La personne qui le remue enlève et jette les caillots qui se forment dans sa main. On le dépose dans un lieu frais, hors des atteintes des chats, des souris et des mouches.

Nettoyage des intestins des porcs.

Lorsque le porc est mort et ouvert, il faut s'occuper de laver les intestins. On enlève d'abord la graisse qui environne toutes les parties destinées à faire les boudins; cette graisse est mise à part et fondue; puis on transporte tous les intestins où l'eau se trouve en abondance. On lave l'extérieur des tripes; puis, au moyen d'un petit morceau de bois, on les retourne par fractions pour les laver intérieurement. Il faut diviser ces boyaux en bouts assez longs; cela est plus commode pour faire le boudin. On emploie, pour racler l'intérieur des tripes, un couteau de bois; c'est l'instrument le plus convenable. Il faut que les boyaux destinés au boudin soient entièrement dégarnis de la membrane dont ils sont revêtus intérieurement, et qu'il ne reste exactement que l'épiderme, qui doit paraître transparent lorsqu'on souffle dedans. On met ensuite ces boyaux tremper dans un vase rempli d'eau, jusqu'à un moment de les employer, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on ait dépecé le porc. Les autres portions d'intestins sont aussi parfaitement lavées, mais non grattées; elles sont réservées pour faire des andouilles.

Andouilles. — On emploie les gros boyaux des porcs à faire des andouilles. Après les avoir bien lavés à l'eau froide et les avoir racés légèrement, on les lave à l'eau chaude; puis on choisit les mieux faits pour former l'enveloppe des autres, et on les met macérer pendant vingt-quatre heures dans du sel assaini de poivre et d'épices. Pendant cinq ou six heures, on fait cuire à part le reste des gros intestins dans de l'eau bien assainie, jusqu'à ce qu'ils cèdent facilement sous le doigt. On les hache grossièrement, en y ajoutant du lard haché de même, du sel, du poivre et des épices; on lie l'un des bouts de ceux que l'on a conservés comme enveloppes, et on y introduit ce hachis. Lorsque toutes les andouilles sont faites, on les fait bouillir à petit feu dans un pot rempli d'eau, quelques oignons, du sel, du poivre, du thym, du laurier, pendant une demi-heure environ, pour cuire l'enveloppe. On les retire de l'eau, on les fait égoutter et on les range l'une à côté de l'autre sur une planche; on les recouvre d'une autre planche qu'on charge d'un poids de 2 livres environ; on les laisse refroidir en cet état. Si on veut les rendre plus délicates, on y ajoute de la fraise de veau bien lavée, bien blanche et bien cuite.

Une mère soucieuse

Elle a toujours du BAUME RHUMAL sous la main.

Gedeon Bergeron

—MANUFACTURIER DE— PORTES, CHASSIS, JALOUSIES, MOULURES Etc.

Informe ses pratiques et le public en général qu'il sera à l'avenir

Entrepreneur de Pompes Funèbres

Et qu'il vient de recevoir un assortiment considérable et varié de

Cercueils

GARNITURES POUR CERCUEILS de toute qualité et de tous prix. HABILLEMENTS DE PORTEURS COURONNES EN CIRE Blanche et de couleur.

Une visite sollicitée.

GÉDEON BERGERON

ARTHABASKAVILLE.

29 avril 1899.—la.

RICHMOND, DRUMMOND & YAMASKA

Cie d'Assurance Mutuelle sur le Feu

Bureau Principal à Uxverton, P. Q.

CETTE Compagnie ne prend que des risques de première classe et est essentiellement une société établie pour le cultivateur. Quant aux prix ils sont des plus modérés. Elle ne prend pas de risque douteux et elle s'engage à payer sans délai toutes les réclamations.

— ETABLIE EN 1878 —

BUREAU DE DIRECTION

FUGÈRE PRÉFONTAINE, Ecr., South-Darham, Président.

C. C. CLEVELAND, Ecr., Danville, Vice-Président.

W. E. JONES, Ecr., Richmond, D. O. BOURBEAU, Ecr., Victoriaville, JAMES MILLER, Ecr., Uxverton, C. N. LYSYER, Ecr., Kirkdale, A. F. SAVARIA, Ecr., M. P. P. Waterloo, W. M. MITCHELL, Ecr., Drummondville, GEORGE LAYFIELD, Ecr., Goulet, Secrétaire et Gérant.

J. C. McCAIG Sec.-Trés.

Inspecteur Général, JAS. A. BOWWELL.

"LE SAMEDI"

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Illustré, Humoristique, Littéraire et Social

32 Pages de matière à lire

4 pages de Musique inédite, chaque semaine—Chronique des Modes, par "Françoise"—Littérature—Poésies—Bons-mots—CRIME D'ORÈGÈRE, par Louis Létyang—Devinettes—Problèmes d'Échecs et Jeux d'Esprit avec primes spéciales.

Casse-Tête Chinois avec prime, en espèces, de \$2.50, chaque semaine.

Un numéro spécimen adressé franco sur demande.

En vente dans tous les dépôts de journaux.

Abonnement:—Un an, \$2.50; Six mois, \$1.25 (Strictement payable d'avance)

POIRIER, BESSÈTE & Cie 516, Rue Craig, Montréal.

J. Alcide Chaussé

ARCHITECTE

PRÉPARATION DE PLANS ET DEVIS POUR TOUS GENRES D'ÉDIFICES

Surveillance personnelle des travaux de construction, Mesurages, Vérifications, Expertises, Évaluations, Arbitrages, etc.

No 153, RUE SHAW, Montréal.

14 Nov. 96.—la.

POUR CHAPELETS DES RR. PP. CROISIERS

MÉDAILLES ET PETITS CHAPELETS DE ST. ANTOINE. Timbres Postes oblitérés.

Ecrivez à Agence Ecole Apostolique de Bethléem 152, rue Shaw Montréal.

10 déc. 98.—6m.

Hotel Riendeau

MONTREAL

Hotel de première classe, où l'on trouvera les célèbres Cigares de Maheu & Dufresne, Victoriaville.

Buanderie

DE VICTORIAVILLE.

Ouvrage pris tous les jours de la semaine et livré trois ou quatre jours après. Aucun article livré avant d'être payé. Il n'est rien alloué pour les articles manquants à moins qu'il en soit donné avis au bureau dans les 24 heures après livraison. Les effets non réclamés dans les 40 jours seront vendus pour le travail fait. Il sera fait un prix extra pour ouvrage demandé dans un délai de moins d'un jour. Les étrangers désirant leur linge livré à domicile, devront payer d'avance.

F.-X. COUTURE Propriétaire.

Victoriaville, 28 Nov. 1899.

MAGASIN DES JEUNES

CHEZ—

Rosaire Bourbeau

VICTORIAVILLE

Le nouveau mode de commerce inauguré à ce magasin mérite un essai. Qu'on y aille en foule.

MARCHANDISES GÉNÉRALES

Marchandises Sèches, Nouveautés, Epicerie, Chaussures, etc.

Pas de Crédit

Mais Bon Marché.

80 jan. 97.—1 a.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

DEPART DES TRAINS DE LA GARE D'ARTHABASKA A VICTORIAVILLE.

TRAINS ALLANT A L'EST

Express..... 5.30 hrs a. m.

Accommodation..... 9.50 hrs a. m.

Express..... 11.44 hrs a. m.

"..... 8.20 " p. m.

ALLANT A L'OUEST

Express..... 9.30 hrs a. m.

Accommodation..... 2.00 hrs p. m.

Express..... 3.03 hrs p. m.

Express..... 10.33 hrs p. m.

Pour billets et informations s'adresser aux agents à la Station d'Arthabaska, à M^r H. Gaudet, Victoriaville et à Laverigne & Faucher, notaires, à Arthabaska-ville.

Cartes d'Affaires

AVOCATS

CREPEAU & CREPEAU

AVOCATS, Arthabaska-ville, P. Q.

RUG. CREPEAU, C. R., LOUIS-P. CREPEAU, L. L. R.

Téléphone BELL & LAROSE.

Methot & Noel

AVOCATS

Arthabaska-ville.

Hector Gaudet

AVOCAT

A VICTORIAVILLE.

Bureau: Chez M. Oct. Gaudet.

J. E. Perrault

AVOCAT

A ARTHABASKAVILLE.

Bureau: Voisin du Bureau de Poste.

NOTAIRES

F. X. LEMIEUX

NOTAIRE, Agent de Prêts et d'Assurance.

Bureau:—Bâtisse du bureau de M^r Methot & Noel, rue de l'Église, Arthabaska-ville.

M. Lemieux tient aussi un bureau à Victoriaville, chez M. Ed. Lippé, les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine.

1er avril 1898.—la.

THEOPHILE COTE

NOTAIRE, Percepteur du Revenu de la Province pour le district d'Arthabaska, Arthabaska-ville, P. Q.

F. V. LESSARD

NOTAIRE, Saint-Patrick's Hill, Tongwick, P. Q. Greffé de M. le notaire Larue.

J. G. ST-AMANT

NOTAIRE, Commissaire de la Cour Supérieure, Agent de Prêts et d'Assurances, etc. L'AVENIR, P. Q.

DIVERS

P. A. BOURK

HUISSIER C. S. Somerset.

Se chargera de collections et de toutes autres œuvres dans cette branche.

J. O. BOURBEAU

MAGASIN GÉNÉRAL

Marchandises Sèches, Hards Faites, Chaussures, Ferronneries

Farine, Epicerie, Provisions de toutes sortes.

Victoriaville, P. Q.

30 jan. 97.—1 a.

G. Bug-Gendreau

(MAISON ÉTABLIE EN 1860).

Magasin général

Arthabaska-ville, P. Q.

HONORE PEPIN

Marchand général

WARWICK

Marchandises sèches, Epicerie, ferronneries, Graines, provision etc etc

D. Fontaine

Orfèvre-Bijoutier

En face de chez M. D. O. Bourbeau

Victoriaville.

Toujours en mains un assortiment considérable et varié de Montres, Horloges, Bijoux, etc. Joints de mariage, une spécialité. Une visite est respectueusement sollicitée.

Fév. 98.—la.

JOS. AMYOT & FRERE

IMPORTATEURS DE

Nouveautés Européennes, Américaines et Canadiennes

Marchandises Sèches

Chapeaux, Garnitures, Bijouteries, Jouets, Bimbeloterie, Feu d'Artifice.

Articles du Japon et de la Chine

En Gros Seulement

45, rue Dalhousie et 20 rue Union, Basse-ville.

QUEBEC

80 jan. 97.—1 a.

H. H. GUAY

LES CELEBRES

Biere et Porter

— DE —

JOHN LABATT

LONDON, Ont.

sont les meilleurs

brevages

Portés domicile.

Aussi, VINS, SPIRITUEUX, EPICERIES

EN GROS ET EN DETAIL.

Le montant d'affaires que fait cette maison lui permet d'offrir au public ses marchandises à un taux des plus modérés.

VICTORIAVILLE

Celui qui est satisfait est toujours bien payé.

Presque chaque jour les adorateurs d'habits faits sur mesure sont obligés de céder devant le bon sens de notre proposition que, dans notre assortiment

d'Habits tout faits de Shorey

la qualité, le style, la coupe et le fini sont garantis. Pourquoi les hommes sensés n'en profiteraient-ils pas? Ces marchandises sont toujours en stock chez

En vente chez ROSAIRE BOURBEAU.

La celebre maison

ROCHETTE, A LAIRE & Cie

Manufacturiers de Chaussures

QUEBEC

Une des plus vieilles maisons de notre Province; vend aux meilleurs maisons de nos campagnes. Toutes les formes les plus nouvelles

Demandez la chaussure de MM. ROCHETTE, ALLAIRE & Cie et vous serez toujours satisfait.

Ls. Caron & Cie.